

# L'Europe de l'Est entre l'Est et l'Ouest

par Jerzy LUKASZEWSKI,

Professeur-adjoint au Collège d'Europe (Bruges).

★

Si nous dressons une liste des « Démocraties Populaires » de l'Europe de l'Est selon la participation des pays non-communistes au volume général de leur commerce extérieur, la Pologne sera en tête — avec une participation du monde non-communiste à son commerce extérieur de l'ordre de 36,5 % — et la Bulgarie sera en queue avec seulement 17,4 % du volume de son commerce extérieur constitués par des échanges avec des pays situés en dehors du Bloc Communiste. Si nous dressons ensuite une autre liste des « Démocraties Populaires » — selon la participation de l'Union Soviétique au volume général de leur commerce extérieur — les deux pays mentionnés ci-dessus changeront diamétralement de position : la Bulgarie sera alors en tête de liste, avec une participation de l'URSS à son commerce extérieur d'un montant de 53 %, et la Pologne sera en queue, ses échanges avec l'URSS ne représentant que 32,6 % du volume général de son commerce extérieur (1).

Les experts en questions communistes et est-européennes ne seraient probablement pas en désaccord sur l'opinion qu'en Pologne — malgré la rétrogression récente — la marge de liberté est encore plus grande que dans les autres pays communistes, et que la Bulgarie est parmi eux l'État le plus attardé, le plus réactionnaire et le plus totalitaire, l'État qui, à la fin de 1963, offrit au monde le spectacle d'un procès pour la galerie dans la meilleure tradition staliniste, avec l'accusé — l'ancien diplomate, Ivan-Asen Kristov-Georgiev — demandant tout bonnement aux juges la peine de mort pour lui-même.

Sans croire à la « priorité du facteur économique » ou à la validité générale d'un certain automatisme dans les relations entre les phénomènes économiques et ceux du domaine de la politique et de la culture, on ne doit pas oublier les coïncidences constatées plus haut, dans la discussion

actuelle, qui se poursuit, animée, sur les relations Ouest-Est. Cette discussion a pris un grand élan depuis les récentes tentatives de l'Union Soviétique et de tous les autres pays communistes d'acheter à l'Ouest d'énormes quantités de céréales. Le nombre d'articles de journaux et de revues, consacrés au problème de la politique commerciale, ainsi que de la politique générale de l'Occident envers l'Est est, ces derniers mois, vraiment fantastique; les parlements ont été témoins de débats passionnés à ce sujet; le 10 et le 11 janvier, la capitale de la Belgique a hébergé une importante conférence du Mouvement Européen, consacrée aux relations économiques et culturelles entre l'Europe de l'Ouest et celle de l'Est.

L'auteur de ces lignes pense — opinion contestée par bien des gens qu'intéressent les questions communistes — que le développement du commerce entre l'Ouest et l'Est constitue, au moins potentiellement, un facteur qui rend difficile un resserrement de l'étreinte totalitaire sur les nations de l'Est et qui favorise une extension graduelle de la liberté pour ces nations. L'Ouest, cependant, ne doit pas croire que son commerce avec l'Est fructifiera automatiquement au bénéfice de la liberté. Il doit faire un effort conscient et résolu pour mettre l'extension des échanges de marchandises avec les pays communistes au service des échanges d'idées. De cette manière, il pourra contribuer à promouvoir la démocratie à l'Est, à diminuer les chances des dictatures dogmatiques et, ainsi, à accroître les perspectives d'une paix durable.

Vingt années de régime communiste ont conduit les pays de l'Europe de l'Est à une situation telle qu'ils ont désespérément besoin de céréales et de

(1) Les données ci-dessus sont basées sur les statistiques du commerce extérieur des pays communistes publiées par l'hebdomadaire *Polityka* (Varsovie), 16 novembre 1963.

machines, de biens de consommation et d'investissement. Pourtant, la participation des « Démocraties Populaires » (2) au commerce extérieur du Marché Commun atteint, jusqu'à présent, moins de 2 % de son volume total (3). Il y a donc pour les nations prospères de l'Europe occidentale une immense occasion de promouvoir la liberté par le développement du commerce avec l'Est.

Cependant, une certaine animation de ce commerce, que l'on peut remarquer depuis quelque temps, prend dans certains pays occidentaux, des formes qui, autrefois, poussèrent Lénine à constater que les capitalistes vendraient même une corde pour se faire pendre. Les tendances à l'Occident qui aboutiraient à l'enrichissement de certains capitalistes et à l'amélioration de la balance du commerce extérieur de certains pays, mais seraient moins profitables aux peuples de l'Est qu'aux dictatures totalitaires qui les oppriment, doivent être réprimées. De telles tendances sont, à long terme, très dangereuses pour l'Occident lui-même.

Il serait bon qu'en abordant le problème de l'expansion du commerce avec l'Est et ses implications, les pays occidentaux aient présentes à l'esprit quelques expériences dans ce domaine, comme par exemple, la politique américaine envers la Pologne pendant ces dernières années. Evidemment, la Pologne ne fut pas la principale cible de la politique américaine en Europe de l'Est; la Yougoslavie et l'Union Soviétique elle-même jouèrent un rôle plus important dans les actions des Etats-Unis dans ces régions. Néanmoins, les effets de la politique américaine vis-à-vis de la Pologne — quoique généralement, négligés par l'opinion publique occidentale — sont de la plus grande importance. Comme si elle avait voulu réparer son manque de préparation et sa défaillance tragique dans l'affaire hongroise de 1956, l'Amérique a montré en Pologne beaucoup d'habileté politique, de détermination et de clairvoyance.

\*  
\*\*

Pour l'auteur des présentes lignes, qui vécut en Pologne jusqu'en 1958, la politique américaine à l'égard de ce pays est une réalité tangible et non un objet de spéculation théorique, comme c'est le cas pour beaucoup d'Occidentaux et pour certains réfugiés de l'Est qui ont vu, pour la dernière fois, leur pays natal, il y a un quart de siècle.

Après douze ans de dictature communiste, la Pologne était, en 1956, dans un état de ruine économique avancé et au bord de la révolution. Ne pouvant pas obtenir l'aide du *Big Brother* soviétique et des autres pays communistes, tous en difficultés et plongés dans la confusion, le régime fut contraint à faire des compromis avec l'opinion publique. Le plus spectaculaire fut l'appel au poste de Premier Secrétaire du Parti de W. Gomulka qui avait acquis de la popularité parce qu'il avait été persécuté par les Stalinistes en raison de sa « déviation droite-nationaliste ». Le régime essaya également de résoudre les difficultés économiques en ouvrant les portes à des échanges accrus avec l'Occident. Dans une telle situation, les Etats-Unis offrirent à la Pologne une aide économique en lui livrant une quantité considérable de marchandises dont elle avait un besoin urgent, des céréales surtout, à des conditions particulièrement avantageuses. Parallèlement à cette action, les Etats-Unis offrirent à la Pologne un programme d'échanges culturels et les moyens de l'exécuter. Dépendant de l'aide économique américaine, le gouvernement de Pologne ne put qu'accepter ce programme. La partie la plus importante, impliquant les conséquences à plus grande portée, fut l'échange de personnes appartenant au milieu intellectuel et artistique, généreusement financé par des fondations américaines et, en particulier, par la Fondation Ford. On donna à un nombre considérable de savants et d'artistes, américains et autres occidentaux, l'occasion d'aller en Pologne et de contribuer à la réintégration de la vie spirituelle de ce pays dans le contexte universel, après des années d'isolement forcé. Mais un côté infiniment plus important de cet échange de personnes consista en des voyages d'études en Amérique et dans d'autres pays de l'Occident, organisés sur une très grande échelle pour des professeurs d'université, des écrivains, des journalistes, des artistes polonais, en bref, des gens qui tracent le profil spirituel de leur nation.

Les Américains trouvèrent les moyens de s'assurer une influence décisive sur le choix des personnes qui profitèrent de ce programme d'échanges. Pendant quelques années après 1956, les comités

---

(2) Soit la Pologne, l'Allemagne de l'Est, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie et l'Albanie.

(3) Cf. John de Gara, *Trade Relations between the Common Market and the Eastern Bloc*, Bruges 1964, p. 69.

de sélection des fondations américaines qui travaillaient en Pologne, choisirent les Polonais pour des voyages d'études à l'Ouest selon leurs propres critères, c'est-à-dire selon le *standing* et les capacités intellectuels des candidats. Ainsi, les Américains donnèrent un démenti à l'allégation persistante des anticommunistes occidentaux de type maccarthyste selon laquelle dans l'échange de personnes entre l'Est et l'Ouest, ce dernier est inévitablement condamné à ne recevoir que des fonctionnaires communistes au cerveau bien lavé et soigneusement instruits, qui utilisent leur séjour à l'Ouest pour une propagande agressive et mensongère et avec qui il est absolument impossible de trouver un langage commun et d'engager un dialogue sensé et fructueux.

Certes, il y eut parmi les centaines de Polonais appartenant à l'élite spirituelle de leur pays qui visitèrent l'Occident comme boursiers des fondations américaines un certain nombre de communistes ; mais ce nombre ne dépassa pas probablement la modeste proportion qu'ils ont dans les milieux intellectuel et artistique polonais. Quelques-uns de ces communistes engagèrent, après leur retour en Pologne, une campagne de diffamation de l'Ouest avec l'autorité et l'assurance de « connaisseurs intimes » et d'une manière qui, certainement, pouvait procurer une profonde satisfaction aux maccarthystes de l'Ouest. Il est nécessaire de noter, cependant, que de tels cas furent exceptionnels, non seulement parmi le nombre total des Polonais qui séjournèrent à l'Ouest grâce à des bourses américaines, mais même parmi les communistes qui en profitèrent. Cela ne s'explique pas seulement par le caractère chevaleresque que quelques-uns attribuent aux Polonais et qui ne tolère pas l'ingratitude ; une observation plus importante s'impose à ce sujet : l'idée qu'il y ait dans les pays de l'Europe de l'Est deux attitudes vis-à-vis de l'Ouest, celle de l'hostilité agressive, typique des communistes, et celle de sympathie et d'admiration typique des non-communistes, est aussi démodée et inadéquate que l'idée que la situation politique s'y réduit à une opposition entre communistes et non-communistes.

Une situation tellement simple correspondait, généralement, à la réalité des années quarante, lorsque de petites minorités communistes imposèrent, avec l'aide de l'Armée Rouge, leur dictature

sur des masses complètement étrangères et hostiles à leur idéologie, leur programme et leurs méthodes.

Mais, par la suite, des fronts politiques entièrement nouveaux prirent forme. Ces fronts traversèrent et divisèrent le prétendu monolithe du parti communiste. Beaucoup de gens qui, avant, pendant ou après la guerre, s'étaient trouvés dans les rangs du mouvement communiste, par protestation contre l'injustice sociale, par opposition au « fascisme » incarné par l'Allemagne hitlérienne ou à cause de leur foi dans la philosophie marxiste, réalisèrent bien vite après l'établissement du régime communiste que le nouvel ordre était extrêmement éloigné du modèle de société qu'ils désiraient créer. En conséquence, ces gens se trouvèrent plus proches de la majorité non-communiste de la population que de leurs camarades du Parti, de type staliniste. Ils s'opposaient à la terreur, aux privilèges injustes de la nouvelle classe naissante des bureaucrates communistes, à l'étranglement de la liberté, au paternalisme primitif et omniprésent de l'Etat communiste, au règne de la médiocrité et de l'incompétence, à la soumission complète du pays à la tutelle soviétique. La division du parti communiste correspondait — en gros — à une différence de génération : ce fut une opposition de ce qui, dans le Parti, était jeune, sincère et idéaliste contre les communistes de la vieille garde, corrompus et dégradés moralement à l'école staliniste, sans scrupule et cyniques. Ce fut, d'autre part, une opposition de l'intelligence et de l'honnêteté intellectuelle contre l'étroitesse d'esprit, le dogmatisme et l'hypocrisie et aussi une opposition du patriotisme contre les pantins de Moscou.

La confusion qui régna dans le Bloc Communiste après la mort de Staline, le relâchement du contrôle soviétique sur les satellites et l'affaiblissement des dictatures de type staliniste donnèrent à l'opposition communiste la possibilité de se cristalliser, de se révéler publiquement et d'entreprendre une action politique. Adoptant le rôle de porte-parole des sentiments et désirs de la population mécontente, l'opposition communiste mit sur pied un programme de « société socialiste » de type humaniste. Ses attaques étaient dirigées contre les réactionnaires du Parti, et un grand nombre de non-communistes sans préjugés et réalistes arrivèrent à la conclusion qu'ils pouvaient s'engager plus facilement dans un dialogue fructueux et dans une

coopération au bénéfice du pays avec l'opposition du Parti qu'avec quelques anticommunistes ultras.

Ainsi, en 1956, en Pologne, l'unité du parti communiste était un mythe : il y avait, d'une part, ceux que les réactionnaires communistes appelaient les « révisionnistes » et qui étaient soutenus par la population et, d'autre part, les réactionnaires eux-mêmes, frémissant de peur, isolés, comptant sur la police politique et le soutien soviétique. Néanmoins, ce qui semblait être la victoire finale des « révisionnistes » — « Octobre » 1956 — ne fut qu'un succès apparent ; ils purent forcer les réactionnaires à la retraite en plusieurs points du front de bataille politique, mais ils n'eurent pas assez de temps ni de moyens pour les chasser des centres névralgiques du pouvoir politique. L'intervention soviétique en Hongrie arrêta et renversa le courant. L'unité du Parti fut restaurée sous un commandement solidement orthodoxe. Les « révisionnistes » furent vaincus et écrasés en tant que groupe politique. Quelques-uns d'entre eux furent expulsés du Parti, quelques-uns le quittèrent de leur gré, d'autres y demeurèrent, mais furent réduits au silence. Cette opposition, pour l'instant désarmée, représente la portion du Parti où se trouvent le talent, l'intelligence et la conviction. Tout en étant marxistes, les « révisionnistes » s'opposent à la tyrannie et croient en une société et en un monde pluralistes. Ainsi, ils sont potentiellement des alliés pour les forces de la liberté et de la démocratie, derrière le Rideau de Fer. S'ils profitèrent du programme américain d'échanges culturels, ils ne vinrent pas en Occident pour le dénigrer à leur retour.

La digression ci-dessus était destinée à contester la manière simplifiée et dogmatique, fréquemment latente à l'Ouest, de traiter des questions de l'Europe de l'Est contemporaine. Pour retourner, cependant, à la signification essentielle des échanges culturels dont les Polonais purent bénéficier grâce à l'intelligente politique américaine, il est nécessaire de répéter que les communistes constituèrent une faible minorité des participants à ces échanges, correspondant à leur petite proportion dans la société polonaise. Dans une nation de 31 millions d'habitants, le nombre des membres du Parti s'élève actuellement à environ 1.533.000. Faisant allusion à une conférence qu'il donna aux étudiants de l'Université de Varsovie en 1956, John Strachey écrivait : « Après la conférence, les étudiants me questionnèrent pendant quatre heures. Pendant ces

quatre heures, j'entendis toute une variété de vues, catholique, conservatrice, humaniste, anarchiste : il y avait même un ou deux communistes présents, en tous cas beaucoup moins que vous pourriez en trouver dans une université anglaise » (5). La situation relatée dans cette citation n'a pas changé les années suivantes. Artur Starewicz — l'un des plus hauts bureaucrates communistes : un secrétaire du Comité Central du Parti — se plaignit pendant la XIII<sup>e</sup> réunion plénière du Comité, en juillet 1963 : « Sur la conscience de beaucoup de gens de l'intelligentsia, et particulièrement de l'intelligentsia humaniste, sur les milieux créateurs, pèsent le snobisme traditionnel pro-occidental, le mythe figé de la supériorité de la soi-disant civilisation occidentale, culture occidentale, science et technique occidentales, très souvent accouplés à la méfiance et à l'antipathie nationaliste à l'égard de tout ce qui est fait à l'Est, à l'ignorance et au mépris pour ce qu'accomplissent l'Union Soviétique et les autres Etats socialistes » (6).

Ainsi, le programme américain d'échanges n'était certainement pas destiné à créer ou fortifier une opposition des Polonais au régime communiste de leur pays. Cela n'était pas nécessaire. Quelle est alors la signification politique de ce programme du point de vue de l'Ouest ? De simples vérités doivent être rappelées.

Dans un système totalitaire, il est infiniment plus facile de résister à la pression à laquelle on est quotidiennement exposé et de continuer l'exténuante lutte journalière pour la préservation des valeurs contre lesquelles la furie du système est dirigée, si l'on reçoit la possibilité de s'y soustraire pour quelque temps. Il est d'importance capitale pour l'équilibre mental des gens qui vivent dans un tel système, ainsi que pour leur aptitude à remplir les obligations dictées par leur conscience, d'avoir quelquefois la possibilité de respirer librement, de penser et d'étudier tranquillement, de se libérer du complexe d'infériorité et du pessimisme qui résultent de la confrontation continue de l'individu avec le mécanisme de l'Etat totalitaire, immense, terrifiant et prétendu tout-puissant. Le programme américain d'échanges pourvoyait au besoin désespéré d'un tel « congé » pour l'élite intellec-

(5) *The Observer*, 5 mai 1963.

(6) *Trybuna Ludu* (Tribune du Peuple), Varsovie, 12 juillet 1963.

tuelle et artistique polonaise, combattant pour défendre l'identité occidentale de la nation.

Ce programme a donné, en outre, d'autres résultats plus accessibles à la mentalité occidentale. Il a annihilé toute perspective de succès de la politique staliniste, visant à stériliser la vie intellectuelle polonaise et, de cette manière, à intégrer la Pologne, d'une façon permanente, dans l'orbite communiste. Il est évident que c'est seulement dans un climat de dégradation intellectuelle et en l'absence de jugement sain que l'on peut réussir à imposer à la société des composantes de la mythologie communiste, telles que l'infailibilité de la papauté de Moscou, le Marxisme dans une interprétation particulière comme le dernier mot de la science, le « réalisme socialiste » comme la plus haute expression du génie artistique. C'est seulement dans un tel climat que l'on peut faire prendre au sérieux le jargon hypocrite et monotone des journaux, des discours et des proclamations officiels.

Les intellectuels et les artistes polonais furent donc, pendant une décennie, privés de contact avec le monde libre et exposés à la pression permanente du contrôle administratif et de la propagande communiste. Le danger inhérent à cette politique aurait pu paraître d'autant plus grand que l'intelligentsia de Pologne, comme toute la population de ce pays, avait été décimée et ébranlée par la guerre. C'est probablement grâce à l'instinct particulier à survivre, acquis par les Polonais pendant plus d'un siècle de domination et d'oppression étrangères, que la politique staliniste n'aboutit pas à une sérieuse distorsion du profil intellectuel et moral de l'intelligentsia polonaise.

Le programme américain d'échanges aida à fertiliser son talent et sa conviction par de libres contacts avec le courant universel de pensée et de création artistique. En conséquence, la période de libéralisation en Pologne, à partir de 1956, témoigna d'une régénération et d'une floraison des arts et des sciences, remarquables non seulement en comparaison avec la stérilité de la décennie précédente, mais même par rapport à l'ensemble de l'histoire de la culture polonaise.

Un phénomène encore plus curieux et tout aussi significatif doit être mis en lumière : la Pologne qui pour le moment est politiquement isolée de l'Ouest par le Rideau de Fer n'a probablement jamais dans son histoire participé plus intensément

à la vie spirituelle de l'Ouest et n'y a autant contribué que durant les quelques dernières années. La popularité à l'Ouest de la littérature, de la peinture, du cinéma et de la musique polonais, l'appréciation de la philosophie, de la sociologie, des mathématiques polonaises n'ont probablement jamais été aussi grandes que durant les quelques dernières années.

La liberté dont les Polonais jouirent pendant quelque temps après 1956 a été récemment restreinte. Il serait peut-être pessimiste de penser qu'un tel courant peut durer longtemps et conduire la Pologne à un vrai système néo-staliniste. Mais, même si nous imaginons une aussi sinistre possibilité, le destin de la Pologne, à long terme, ne doit pas causer d'inquiétude.

C'est une vieille tradition polonaise — datant du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'intelligentsia préserva la nationalité et la culture polonaises sous l'oppression étrangère — que les artistes et les intellectuels doivent assurer la direction spirituelle de la nation en temps de troubles. Après l'expérience rafraîchissante et revigorante des quelques années de contacts animés avec le monde et de développement exubérant de la vie culturelle, la Pologne est à nouveau sûre d'avoir une brillante élite intellectuelle et artistique. Etant donné le talent polonais pour conspirer et organiser une vraie vie derrière la façade officielle, cette élite trouvera les moyens de tracer la voie pour la nation et de la conduire sur cette voie, même si la nouvelle nuit d'une tyrannie totalitaire devait tomber sur la Pologne. On peut donc être certain que la Pologne ne sera jamais organiquement intégrée dans un monde étranger à la civilisation et à la tradition occidentales. Elle n'ajoutera jamais vraiment son poids au renforcement de ce monde. Poussée de force dans son orbite, elle reste son risque et son point faible. Devant la XIII<sup>e</sup> réunion plénière du Comité Central du Parti, Artur Starewicz se plaignit qu'en Pologne « une telle compréhension de l'unité culturelle de l'Europe qui fait abstraction des fronts de classes, des idéaux contradictoires de la classe ouvrière et de la bourgeoisie, a encore une large circulation et cherche avec ténacité les valeurs communes... Nous devons entreprendre un combat résolu contre ces fausses opinions et traditions... » (7).

(7) *Trybuna Ludu* (Tribune du Peuple), Varsovie, 12 juillet 1963.

On a calculé que les crédits et autres aides économiques américaines à la Pologne s'élevaient au 1<sup>er</sup> juillet 1945 au 30 juin 1962 à 878 millions de dollars (8). Si nous considérons cette somme comme le prix payé pour avoir la possibilité d'aider l'intelligentsia polonaise à renouer ses liens traditionnels avec l'Occident et de revigorer la culture polonaise, nous devons admettre que, du point de vue politique, ce fut de tout l'argent américain qui a été dépensé à l'étranger, le plus sagement et le plus profitablement placé.

\*  
\*\*

L'action patiente menée en vue de favoriser l'évolution de l'Europe de l'Est vers la liberté et la démocratie par le développement d'échanges économiques et culturels avec l'Ouest — dont la politique américaine vis-à-vis de la Pologne, rappelée plus haut, est un exemple digne d'attention — rencontre une forte opposition à l'Ouest étant donné l'absence de résultats rapides et spectaculaires.

Le maintien des régimes communistes dans les deux pays de l'Europe de l'Est sur lesquels l'attention américaine s'est concentrée particulièrement, à savoir la Yougoslavie et la Pologne, suscite aux Etats-Unis la sévère critique de « gaspiller » l'argent des contribuables américains dans ces pays. Plusieurs *congressmen* et sénateurs ont émis l'opinion que la politique américaine en Europe de l'Est servait davantage les régimes communistes que les peuples qu'ils dominent et qu'en conséquence, elle était pernicieuse non seulement à ces peuples, mais aussi à l'Occident. D'innombrables articles et études savantes — dont le livre, mentionné plus haut, de M. Drachkovitch est un exemple remarquable — ont été publiés pour soutenir cette thèse. « Si notre gouvernement n'en était pas cause, le communisme n'existerait pas aujourd'hui en Yougoslavie; et s'il existait, ce serait seulement sous la contrainte des canons » remarquait le sénateur Lausche, en juin 1962. Quelques semaines plus tard, le sénateur Dodd donnait l'interprétation suivante de la politique des Etats-Unis en Europe de l'Est : « Chaque dollar que nous envoyons derrière le Rideau de Fer, chaque grain de blé, chaque parcelle de vêtement, chaque pièce d'équipement et de machine, chaque particule de connaissance technique et de savoir-faire industriel, est rapidement

fondu dans la machine de la guerre froide par nos ennemis pour être utilisé contre nous » (9).

Des déclarations comme celles qui précèdent ne peuvent que paraître superficielles à ceux qui connaissent l'Europe de l'Est par expérience personnelle et qui ont son avenir à cœur. Pour l'instant, il n'y a pas de chance, dans l'Europe de l'Est, pour d'autres gouvernements que des gouvernements communistes : lorsque le peuple hongrois se souleva et, en quelques jours, balaya ses oppresseurs communistes, l'Occident — et les Etats-Unis en particulier — manifestèrent une attitude qui ne pouvait qu'inviter les chars soviétiques à intervenir. Il y a donc beaucoup de démagogie dans l'opinion qu'il n'y aurait pas eu de régimes communistes en Europe de l'Est si l'Occident avait poursuivi la politique d'isolement à son égard. On ne peut pas contester, étant donné les expériences existantes, que l'isolement des pays dominés par des dictatures communistes peut porter préjudice au bien-être matériel des peuples de ces pays, à leurs espoirs et à leur niveau intellectuel, mais certainement pas aux dictatures elles-mêmes. En outre, une vérité évidente doit être répétée et soulignée : les communistes orthodoxes désirent l'isolement ; ils comprennent qu'il constitue un facteur favorable à la perpétuation de leurs dictatures; ils redoutent le développement de liens entre leurs pays respectifs et le monde libre et considèrent comme des alliés ceux qui, dans le monde libre, s'opposent à ces liens.

L'Occident rejette la politique de libération du communisme. Dans une telle situation, il n'a pas d'autre option que d'essayer d'aider les peuples dominés par le communisme à préserver l'idée de liberté pour qu'elle puisse triompher, un jour, de la tyrannie et d'une mythologie sinistre. L'Occident doit agir ainsi, non seulement par solidarité humaine envers les peuples coupés de lui par le Rideau de Fer, mais aussi pour sa propre sécurité : la persistance en Europe de l'Est de l'indépendance intellectuelle et de l'héritage européen commun paralyse l'agressivité du communisme et le retient sérieusement à s'engager dans l'aventure de libérer les peuples du « joug du capitalisme ».

A propos du paragraphe précédent, une remar-

(8) Milorad M. Drachkovitch, *United States Aid to Yugoslavia and Poland*, Washington, D.C., 1963, p. 8.

(9) *Ibidem*, pp. 100-101.

que s'impose. Etant donné qu'une politique occidentale à longue portée en Europe de l'Est, dépourvue par nature de résultats tangibles, est difficile à défendre devant l'opinion publique occidentale — particulièrement américaine — impatiente et irritée par l'absence de perspectives de chute du « système socialiste » à l'est de l'Elbe, une explication claire et sincère des objectifs d'une telle politique et de ses limites paraît être nécessaire.

Il faudrait expliquer à l'opinion publique que la politique occidentale vis-à-vis de l'Europe de l'Est ne peut pas — et ne doit pas — viser comme but final et idéal, l'établissement dans ces régions d'un ordre politique, social et économique semblable à celui qui existe actuellement en Europe occidentale et en Amérique du Nord. Si l'Ouest reproche — avec raison — à l'Est communiste son refus de reconnaître le pluralisme de la société et du monde, il doit lui-même admettre que l'existence côte à côte de systèmes différents est possible et avantageuse — à la condition, bien sûr, que la paix entre eux ne soit pas comme une armistice temporaire entre des camps hostiles, mais qu'elle revête le caractère d'une coopération et d'une émulation permanentes et amicales. En d'autres termes, si le système politique, social et économique en vigueur dans l'Europe de l'Est pouvait être appelé socialisme sans guillemets, si c'était un système démocratique et pluraliste — quoique non capitaliste — et non plus le totalisme agressif actuel fondé sur la terreur, l'injustice et une mythologie irrationnelle, l'Occident ne devrait pas en demander davantage.

Il ne le devrait pas, car il risquerait alors de se trouver en désaccord non pas avec les régimes en Europe de l'Est, mais avec les aspirations de ses peuples eux-mêmes. En été 1959, des centaines de milliers de Varsoviens firent un accueil délirant à M. Nixon qui visitait la capitale de la Pologne, un accueil qui mit des larmes d'émotion aux yeux du vice-président des Etats-Unis, rendit muets d'étonnement les journalistes qui l'accompagnaient et incita quelques-uns d'entre-eux à conclure hâtivement qu'en fait, les Polonais manifestaient en faveur du système politique et social incarné par l'Amérique. Une telle conclusion semble douteuse à ceux qui connaissent bien la Pologne et son climat spirituel particulier. Cette démonstration spontanée était, avant tout, une protestation indirecte contre le communisme et une façon de contrarier le gouvernement qui désirait éviter toute manifestation

de sympathie à l'égard du visiteur américain; c'était encore une expression d'amitié envers la grande démocratie d'outre-atlantique traditionnellement populaire parmi les Polonais et associé par eux davantage à l'idée de liberté qu'à la notion de capitalisme.

Un des facteurs qui distingue la Pologne des autres pays communistes, ces dernières années, est la possibilité qui y existe d'enseigner la sociologie scientifique, de faire des enquêtes et de publier des œuvres sociologiques. La Pologne est ainsi le seul pays du Bloc Communiste où sont accessibles des matériaux récents pour une étude objective de sa société contemporaine. En mai 1958, la chaire de sociologie de l'Université de Varsovie, tenue par le professeur S. Ossowski, entreprit, sur une grande échelle, une recherche sur les attitudes et les opinions des étudiants de l'université, de l'école polytechnique et de huit autres établissements d'enseignement supérieur de Varsovie. A la question : « Vous considérez-vous comme marxiste ? », seulement 1,8 % des étudiants interrogés déclarèrent « définitivement oui » et 11,4 % « plutôt oui », ce qui prouve qu'une majorité écrasante de la jeune génération de l'intelligentsia polonaise rejette le système totalitaire incarné dans la « religion » officielle. Cependant, les mêmes étudiants, face à la question « voudriez-vous que le monde progresse vers une forme de socialisme ? », répondirent « définitivement oui » pour 24,6 % et « plutôt oui » pour 44,7 %, démontrant ainsi que la majorité d'entre eux faisait une distinction entre le « socialisme » existant dans leur pays et le socialisme sans guillemets et qu'elle sympathisait avec ce dernier (10).

On peut remarquer, incidemment, que l'exécution de l'enquête en question et la publication de ses résultats peuvent être considérées comme un exemple du degré remarquable de liberté dont la Pologne jouissait à la fin des années cinquante. D'autre part, la violente attaque, qu'en juillet 1963, A. Werblan, chef du Département des Sciences et de l'Education du Comité Central du Parti, déclencha contre cette enquête illustre le rétrécissement de liberté qui caractérise ces dernières années. Le fait que les résultats de cette enquête

(10) Les résultats de l'enquête, mentionnés ci-dessus, et d'autres furent publiés dans *Nova Kultura* (Varsovie), 41/1958. En ce qui concerne la jeunesse polonaise contemporaine, cf. mon article: *Polens junge Generation, Versuch eines Porträts*, *Der Monat*, mai 1963.

contredisaient la mythologie officielle poussa Werblan à déclarer tout simplement qu'ils ne correspondaient pas à la vérité : « L'abandon du Marxisme-Léninisme comme prémices méthodologiques et théoriques de la recherche empirique risque de la rendre peu profonde et de la faire interpréter fausement. L'enquête sur les attitudes des étudiants de Varsovie, connue de la presse et à laquelle on a fait beaucoup de publicité, peut en servir d'exemple. Elle fut fondée sur des présuppositions initiales telles qu'elles facilitèrent son interprétation dans un sens non-marxiste et politiquement nuisible. Plusieurs questions dans le formulaire... ont été rédigées sous l'influence de conceptions et de critères politiques révisionnistes, ce qui favorisa la déduction de conclusions déformant la vérité au sujet de l'attitude de la jeunesse envers le socialisme... » (11).

Le profil politique des étudiants polonais qui provoque une telle irritation au sein du Comité Central est, en effet, décisif pour l'avenir de la Pologne à cause du rôle et de la mission particuliers que le peuple polonais reconnaît à l'intelligentsia.

Ce profil a été tracé par plusieurs facteurs. La jeunesse contemporaine polonaise a grandi dans une atmosphère de déception et d'espoirs trompés : le combat héroïque de la guerre s'est terminé par le remplacement d'une domination étrangère par une autre ; les puissances occidentales ont tourné le dos à leur alliée de la bataille d'Angleterre, de Tobrouk, de Monte Cassino et de la Normandie ; les perspectives de liberté si proches en 1956 ont été à nouveau écartées par l'intervention soviétique en Hongrie et la contre-offensive des réactionnaires du Parti qui la suivit.

Il en résulte que la jeune génération de l'intelligentsia polonaise est sceptique, méfiante, instinctivement hostile au sentimentalisme et au *wishful thinking*. Tout en s'opposant au « socialisme » totalitaire, elle rejette la nostalgie d'une partie de la vieille génération et de certains émigrés pour l'ordre d'avant-guerre. 40 % de la population de la Pologne contemporaine a moins de 19 ans, 60 % moins de 34 ans. Cela signifie que, pour les jeunes Polonais, l'ordre d'avant-guerre appartient à l'histoire et que l'idée de sa reconstruction n'a vraiment pas plus de résonnement que la restauration du vieux royaume de Pologne d'avant les partages. Le vieil ordre, avec sa structure de classes et sa répartition de la propriété, s'est effondré sous le

terrible déluge de la guerre et de la révolution imposée. Et la philosophie simple et sobre de la jeune intelligentsia polonaise est telle que, si un déluge détruit une cité, il est insensé de la rebâtir avec ses vieux défauts : la raison demande qu'on la reconstruise dans une meilleure forme en utilisant même la boue que le déluge a apporté.

Il est également nécessaire de noter que des milliers de jeunes intellectuels polonais non-communistes qui visitèrent l'Occident, ces dernières années, n'approuvèrent pas inconditionnellement tout ce qu'ils y virent. Avec l'acuité du regard qu'ils ont acquise sur ce front de bataille, qu'est devenu leur pays depuis un quart de siècle, ils ont isolé rapidement les composantes qui forment l'Ouest ; ils en apprécièrent quelques-uns — la liberté, surtout — et en rejetèrent d'autres (12). En bref, l'idéal de la jeunesse polonaise n'est pas le « socialisme » totalitaire, ce n'est pas non plus l'ordre d'avant-guerre ni le capitalisme occidental contemporain : il vise à un système de justice sociale dans la liberté. Le mouvement spontané et puissant qui menait à la réalisation de cet idéal a été temporairement arrêté par les forces de la réaction. En favorisant sa victoire par une politique sage et patiente, l'Ouest peut non seulement rendre un grand service au peuple polonais, mais aussi ajouter une composante nouvelle et valable à l'Europe pluraliste, libre et unie.

L'Occident doit dire aussi clairement que possible qu'il ne s'oppose pas au socialisme et donner un démenti à l'allégation de la propagande communiste selon laquelle son seul but est de restaurer le capitalisme. Il doit souligner que la classe des bureaucrates communistes ne défend pas le socialisme, mais ses propres privilèges, le droit usurpé d'exploiter le peuple et d'étrangler sa liberté. Il faut gagner le soutien de l'opinion publique occidentale pour cette politique clairvoyante et, en même temps idéaliste. Il faut aussi lui dire que la façade actuelle, en apparence solide, de l'unité restaurée du Parti et du contrôle restauré du Parti sur le pays ne doit pas la tromper. Derrière cette façade lugubre et inhumaine, il y a une jeune force d'avenir : ceux qui s'opposent au totalitarisme la plupart de l'exté-

(11) *Nowe Drogi* (Nouvelles Voies), Varsovie, juillet 1963.

(12) Sur la critique de l'Occident faite non pas par des Polonais communistes, mais par des anticommunistes et pro-occidentaux les plus convaincus, cf. mon article : *Der Westen in den Augen der Osteuropäer*, *Frankfurter Hefte*, octobre 1962.

rieur du Parti, quelques-uns de l'intérieur. Un nouvel ébranlement de l'équilibre dans le Bloc Soviétique rétabli avec tant de difficulté après la mort de Staline, donnera à cette jeune force la possibilité de reprendre et de continuer ce que les chars soviétiques ont arrêté à Budapest.

Un tel instant arrivera, car le monde est en mouvement. Mais personne ne sait quand. Il se peut que ceux à qui l'avenir appartient aient à attendre longtemps. Les forces des peuples de l'Europe de l'Est sont infatigables. Aux confins de la civilisation occidentale, exposés à l'assaut continu de ses ennemis, ils ont acquis une immense aptitude à patienter et survivre. Mais l'Occident doit les aider autant qu'il le peut. Et il est encourageant que la conscience de cette obligation ait saisi l'esprit de quelques hommes qui jouent un rôle important dans la direction de l'Occident. Le 25 octobre 1961, le secrétaire d'Etat Dean Rusk déclarait : « ... Cela entraîne nécessairement l'application d'une politique spéciale en Pologne, dans des domaines tels que le commerce, l'assistance économique et technique et les échanges de personnes. L'application de cette politique implique inévitablement l'incertitude que nos efforts aboutissent à un résultat final qui ne peut être atteint, dans le meilleur des cas, qu'après une longue période d'années... Cette politique continue à fournir un levier par l'intermédiaire duquel les Etats-Unis peuvent espérer influencer le sort futur de la Pologne... » (13).

Les remarques ci-dessus sont centrées autour de l'exemple de la Pologne, non seulement parce que ce pays est connu de l'auteur, mais aussi parce qu'il est le plus important de toutes les « Démocraties Populaires » et parce que certains processus qui permettent de prévoir comment le problème de l'avenir de l'Europe de l'Est pourrait être résolu au bénéfice de la liberté et de la paix, y sont très avancés. Il est hors de doute, cependant, que les possibilités de développement futur qui se sont annoncées si fort en Pologne, existent potentiellement dans tous les pays de l'Europe de l'Est et, inutile de le dire, particulièrement en Hongrie.

Certaines personnes en Occident prétendent que le développement de larges contacts Ouest-Est peut être compris par les peuples de l'Europe de l'Est comme un soutien apporté au régime et une réconciliation permanente avec lui, et porter ainsi atteinte à leurs espoirs et à leur moral. « Il me semble qu'en accordant une aide aux pays commu-

nistes, nous trahissons irrévocablement et irrémédiablement les gens qui vivent sous la domination de ces gouvernements communistes » déclarait le sénateur américain Lausche, en 1962 (14). D'autres expriment l'appréhension que les avantages que les peuples d'Europe de l'Est peuvent retirer de contacts avec l'Ouest, puissent être interprétés d'une manière déformée et malveillante par la propagande communiste ou même être attribués tout simplement à la bienveillance des autorités communistes.

M. Drachkovitch écrit dans son livre que l'œuvre humanitaire de l'*American Relief Administration* qui, sous la direction d'Herbert Hoover, sauva en Russie après la Révolution Bolchévique des millions d'hommes de la famine fut présentée dans l'édition de 1950 de la « Grande Encyclopédie Soviétique » comme un paravent pour l'espionnage et les activités contre-révolutionnaires des Américains, et que l'« Histoire du Parti Communiste de l'Union Soviétique » de 1960, sans même mentionner l'œuvre de l'ARA, a crédité purement et simplement le Parti et le gouvernement soviétique du mérite d'avoir surmonté la famine (15).

Des préoccupations de ce genre paraissent être fondées sur l'idée d'une certaine infériorité mentale des peuples de l'Europe de l'Est et d'un manque de jugement sain. Ceux qui ont passé une grande partie de leur vie en Europe de l'Est, ou, au moins, ont visité ces régions et réussi à pénétrer derrière la façade officielle et à entrer en contact avec le peuple, n'ont certainement pas de tels soucis. Les régimes totalitaires mentent; cela leur est immanent et ne doit surprendre personne. Le seul problème essentiel est de savoir si les gens les croient.

Il faut observer que la sévérité et l'austérité de la vie qui règnent dans les pays communistes, l'impossibilité d'accéder à certains plaisirs, confort et distractions qui sont facilement à la portée d'une grande partie des populations en Occident, poussent les gens vivant dans ces pays à lire et à penser, à visiter les galeries d'art et les théâtres. Ces gens élargissent et aiguisent leurs esprits au contact de l'art, de livres scientifiques et de la bonne littérature. L'impossibilité où se trouve le citoyen moyen de voyager à l'étranger suscite un brûlant intérêt pour les problèmes du monde. Le niveau général de l'in-

(13) Milorad M. Drachkovitch, *op. cit.*, pp. 60-61.

(14) *Ibidem*, p. 101.

(15) *Ibidem*, pp. 4-12.

formation et du jugement des problèmes publics et internationaux est étonnamment élevé. Le gaspillage de papier mis à part, la masse de la littérature de propagande continuellement produite par les imprimeries dans les pays communistes ne fait aucun tort. Personne ne la lit. Cela a toujours été une expérience encourageante et agréable pour l'auteur de ces lignes de bavarder avec le responsable de la bibliothèque communale de la petite ville, dans les montagnes au sud de la Pologne, où il passait ses vacances : les habitants de cette localité demandaient Balzac et Hemingway, Flaubert et Galsworthy, les classiques de la littérature polonaise, Tolstoï et Dostoïevsky, mais jamais Staline, Khrouchtchev ou les maîtres du « réalisme socialiste ».

Face à la propagande mensongère et stéréotypée, les gens développent une méfiance instinctive — et quelquefois excessive — vis-à-vis de tout ce qui provient de source officielle. J'ai tout frais à la mémoire un groupe d'ouvriers interprétant les gros titres des journaux sur le lancement du premier Spoutnik comme « un nouveau bluff soviétique ».

L'Occident peut être tout à fait sûr que si la propagande communiste soutient que l'importation de millions de tonnes de céréales en provenance de l'Ouest ne met pas en doute l'inébranlable supériorité de « l'agriculture collective », les citoyens des Etats communistes penseront de cette opinion exactement la même chose que des autres articles de foi officiels tels que Trotsky était un ennemi de l'Etat soviétique et Béria un agent des impérialistes, que c'est le génie de Khrouchtchev qui a assuré la victoire de Stalingrad, que la misère des masses ouvrières en Occident s'accroît rapidement sous le joug des capitalistes et que les missions et excursions américaines sont, en réalité, des faisceaux d'espions. Les citoyens des Etats communistes comprennent aussi que le développement des contacts Ouest-Est implique la nécessité pour les gouvernements occidentaux de composer avec les régimes communistes et ils n'interprètent ni ces négociations ni les livraisons de marchandises occidentales à leurs pays comme un désaveu de leurs aspirations : ils saisissent parfaitement que si les régimes communistes ont des raisons d'être contents, eux-mêmes en ont plus encore.

Une autre observation s'impose à propos de ce qui précède : à l'âge des *mass media of communication*, l'Occident a d'immenses possibilités d'ex-

pliquer aux peuples soumis par les régimes communistes sa politique et de contredire toute fausse interprétation que la propagande communiste pourrait en donner. Dans aucun pays de l'Ouest n'existent autant de spécialistes des horaires et longueurs d'onde des réseaux de radiodiffusion étrangers que dans les pays de l'Est.

Les grands pays occidentaux ont des programmes de radio destinés à l'Europe de l'Est. Malheureusement, le contenu et le ton de certains de ces programmes sont fondés sur de fauses présuppositions résultant d'une ignorance de la vie et de l'atmosphère intellectuelle contemporaine des pays situés derrière le Rideau de Fer. Cette situation n'est pas sans rapport avec le fait que leur préparation est, dans une certaine mesure, confiée à des émigrés politiques de ces pays qui, dans la plupart des cas, manquent de contacts avec leurs patries respectives, depuis vingt ou vingt-cinq ans. Que la propagande officielle serve aux peuples de l'Europe de l'Est un didactisme communiste importun conduit les auteurs de certains programmes radio-diffusés occidentaux destinés à ces peuples à conclure qu'ils doivent recevoir de solides portions de didactisme anticommuniste comme indispensable antidote. Il en résulte que, dans le climat particulier de scepticisme et de sarcasme régnant actuellement derrière le Rideau de Fer — surtout parmi l'intelligentsia — de telles émissions sont l'objet d'autant de plaisanteries et commentaires mordants que la propagande de fabrication locale. Inutile de dire que ces émissions ne sont pas prises au sérieux et n'ont aucune influence sur l'opinion publique en Europe de l'Est.

Jouissent seulement d'une popularité les programmes radiophoniques occidentaux en langues de l'Europe de l'Est qui, supprimant autant que possible les commentaires et jugements, se concentrent sur une information calme et positive. Une telle information fait particulièrement défaut aux peuples des pays totalitaires et en est la plus appréciée.

\*  
\*\*

On a constaté, au début du présent essai, que de tous les Etats satellites de l'Union Soviétique, la Pologne a le plus fort pourcentage de commerce avec le monde non-communiste et que ce fait trouve une corrélation dans le domaine de la politique et

de la culture. Cependant, si nous prenons en considération l'aspect dynamique du commerce de la Pologne avec le monde libre, nous verrons que depuis quelque temps il tend, en termes relatifs, à la stagnation et même au déclin (16).

On peut remarquer que cette tendance est accompagnée d'un développement parallèle dans la vie politique et culturelle de la Pologne. Quoique restant toujours la « Démocratie Populaire » la plus humaine — par comparaison aux autres — la Pologne s'est engagée, depuis ces dernières années dans une voie telle qu'elle pourrait bientôt cesser de l'être. L'auteur de ces lignes croit fermement que ce courant ne peut être que transitoire : il va à l'encontre de la volonté, des aspirations et de l'imprenable pouvoir de résistance du peuple polonais ; il va aussi à l'encontre du courant historique de notre époque. Mais avant qu'il soit arrêté et renversé, il peut exposer les Polonais à une nouvelle épreuve et ajourner l'évolution de l'Est vers la liberté, ainsi que le comblement progressif du fossé qui sépare actuellement les deux côtés de l'Europe.

Une estimation sobre et non maquillée de la situation en Pologne est d'autant plus nécessaire que les reportages de presse occidentaux sur ce pays peuvent servir comme exemple de l'influence des clichés et du *wishful thinking* sur l'esprit humain. Depuis le spectacle que la Pologne offrit au monde en octobre 1956 et qui le rendit muet d'étonnement, la presse occidentale — y compris les organes à la réputation la plus solidement établie — ne cesse d'écrire sur ce pays, d'une façon monotone comme si rien n'y avait changé pendant les sept dernières années.

En réalité, depuis que l'intervention soviétique en Hongrie aida les réactionnaires du Parti à surmonter la panique qui les avait saisis et à retrouver leur assurance, ils n'ont pas cessé de travailler à la restauration de l'ordre qui était au bord de l'effondrement total en 1956. La force élémentaire de la manifestation des désirs réels des masses populaires en « Octobre » a appris aux bureaucrates du Parti qu'il est extrêmement risqué de contredire ces désirs de façon excessive. Diligents étudiants de la théorie léniniste du « flux et reflux de la révolution », ils ont entrepris une action prudente et systématique comptant sur la fatigue et l'épuisement de l'adversaire, c'est-à-dire du peuple. C'est pourquoi, la considérable liberté acquise par les Polonais en 1956 ne leur a pas été ôtée tout d'un

coup. Elle fut limitée progressivement avec une remarquable détermination. Un lecteur assidu de la presse polonaise pourrait observer cette opération telle qu'elle se réfléchit dans les colonnes des journaux et revues. En 1956, la liberté de la presse polonaise était pratiquement soumise à une seule limitation : la restriction que s'imposèrent eux-mêmes les éditeurs et collaborateurs de ne pas provoquer l'Union Soviétique et d'épargner au pays le sort de la Hongrie. Le sens de responsabilité, la sincérité, le sérieux du contenu des journaux et revues firent de la presse polonaise d'alors, l'une des meilleures et des plus intéressantes du monde. Elle représentait une variété d'opinions : les revues catholiques interdites à l'époque stalinienne réapparurent dans les kiosques. La discussion sur les moyens de tirer la société et l'État de la déplorable situation dans laquelle les Staliniens les avaient plongés, alla courageusement jusqu'aux racines du mal. Le didactisme et l'abstraction de la vie réelle, caractéristiques de la presse communiste, disparurent entièrement des colonnes.

Il est évident que le remplacement dans la vie publique de la mythologie par une discussion rationnelle fut considéré par les réactionnaires du Parti comme un danger pour leur maintien au pouvoir et leurs privilèges. Ils supprimèrent donc, relativement vite, l'organe le plus dangereux : en octobre 1957, l'hebdomadaire de la jeune intelligentsia, *Po prostu*, fut interdit et des démonstrations d'étudiants protestataires furent brutalement dispersées par la police. *Po prostu* était édité par l'élite des jeunes intellectuels marxistes, mais recevait des contributions d'auteurs éminents représentant des points de vue catholique et autres. La vie intellectuelle du pays convergeait véritablement vers ses colonnes.

D'autres journaux et revues furent soumis à une systématique stérilisation. « Malgré des déficiences et différentes faiblesses, notre presse a fait, ces dernières années, de sérieux progrès et elle est sans aucun doute plus combative... Pour réaliser cela, nous avons dû, surtout pendant les années 1957-1959, livrer une bataille assez difficile contre le révisionnisme. Nous avons lutté avant tout contre les fausses opinions, mais nous avons dû lutter aussi contre des gens qui s'y accrochaient spasmo-

(16) Cf. John de Gara, *op. cit.*, pp. 48-49, 70-71, et *Zycie Gospodarcze* (La Vie Économique), Varsovie, 18 août 1963.

diquement et ne voulaient pas les abandonner. Nous avons discuté mais nous avons fait aussi des changements déterminés de personnel. Le personnel dirigeant des rédactions de notre presse, radio et télévision fut soumis à une rénovation profonde » rapporta Artur Starewicz à la XIII<sup>e</sup> réunion plénière du Comité Central du Parti (17). La « combativité » retrouvée de la presse — à nouveau prise dans le forceps de contrôle du Parti — se traduit par le nombre croissant d'articles sur la misère et l'exploitation en Occident, sur les triomphes de l'industrie et de l'agriculture « socialistes », par un éloignement croissant des problèmes et des intérêts réels du peuple et par l'absence ou la faiblesse de la critique. Cette situation incita l'éminent auteur Stefan Kisielewski à formuler la remarque suivante dans l'hebdomadaire catholique de Cracovie, *Tygodnik Powszechny* : « C'est devenu un code journalistique que quiconque n'a pas d'abord exprimé un grand éloge général n'a le droit de rien critiquer. C'est amusant, comme si les mots, et non pas les choses elles-mêmes, étaient importants et comme si, avec ces mots, on faisait du troc. Ces déclarations générales qui, selon le savoir-vivre de notre journalisme, doivent précéder chaque critique détaillée sont censées être quelque chose comme un certificat de loyauté, une garantie que la critique vient de l'intérieur, qu'elle n'est pas externe, c'est-à-dire hostile » (18).

Le processus dont la dégradation de la presse polonaise est un symptôme éloquent a plusieurs aspects. On a soulevé de sérieux obstacles à la participation du pays à la vie intellectuelle et artistique du monde : le nombre des livres traduits de langues étrangères est tombé de 461 titres en 1957 à 236 en 1961 (19). En même temps, on a entrepris un effort résolu pour assurer l'intégration culturelle de la Pologne dans l'orbite soviétique. L'année dernière, le principal organe théorique du Parti annonçait avec satisfaction : « Des changements positifs ont lieu dans notre répertoire théâtral. Il n'y a pas longtemps, nous avons sur nos scènes une inondation de pièces occidentales, idéologiquement étrangères... Sur 400 premières, nous en avons 68 russes et soviétiques. Il y a quatre ans, il n'y en avait que 13 » (20).

Seul un aveuglement nationaliste pourrait s'opposer aux pièces russes, en tant que telles, sur les scènes polonaises. Malheureusement, il s'agit de l'invasion de chefs-d'œuvre du « réalisme socia-

liste ». Le retour général du stéréotype — dont la réapparition du « réalisme socialiste » n'est qu'un seul aspect — se réfléchit d'une façon intéressante sur l'écran de la langue contemporaine polonaise. En réaction contre la résurrection du jargon monotone et hypocrite — cette langue liturgique du communisme — la jeunesse de Pologne a adopté un langage de sarcasme, d'allusion et d'humour noir. Dans un brillant essai sur le polonais contemporain, Andrzej Kijowski écrit « qu'il n'est pas sérieux, qu'il est excessivement imprégné de plaisanterie et de parodie, qu'il est devenu une langue avec laquelle on ne peut pas évaluer les exploits, communiquer des sentiments et émotions ni formuler des opinions » (21).

Le point culminant de la retraite d'« Octobre » fut la XIII<sup>e</sup> réunion plénière du Comité Central du Parti consacrée aux problèmes idéologiques, dont les discussions et décisions sonnent comme un écho de la sauvage campagne que les éléments réactionnaires en URSS dirigèrent contre le « dégel » dans la vie culturelle, pendant les premiers mois de 1963.

Evidemment, l'étroitesse d'esprit et la rancœur réactionnaires peuvent faire taire en Union Soviétique la voix du talent, de la spontanéité et de l'humanité qui émane des écrits de Soljénitsyne, Nekrassov, Voznessenski et autres, mais à long terme, elles ne peuvent pas renverser le courant de l'histoire. La même remarque s'applique à l'œuvre de la XIII<sup>e</sup> réunion plénière en Pologne. Pourtant à court terme, elle peut être nuisible. Elle a été centrée sur la recherche de méthodes pour combattre la « diversion politique impérialiste » et la « contrebande d'une idéologie étrangère au socialisme ». Pour donner une pleine signification au slogan que la « coexistence n'est pas un armistice idéologique », des décisions furent prises pour resserrer l'étreinte du Parti dans tous les domaines et sur toutes les expressions de la vie spirituelle et pour mettre fin à la liberté relative de la créativité intellectuelle et artistique et à l'accès relativement libre de la pensée occidentale qui donnait à la Pologne

(17) *Trybuna Ludu* (Tribune du Peuple), Varsovie, 12 juillet 1963.

(18) *Tygodnik Powszechny* (Hebdomadaire Universel), Cracovie, 8 septembre 1963.

(19) *Nowa Kultura* (Varsovie), 6 janvier 1963.

(20) *Nowe Drogi* (Nouvelles Voies), Varsovie, août 1963.

(21) *Przeegląd Kulturalny* (Revue Culturelle), Varsovie, 18 octobre 1962.

une marque distinctive parmi les « Démocraties Populaires ». « La fraternisation avec la culture et la science bourgeoises » ne doit plus être tolérée. La priorité du Marxisme-Léninisme doit être assurée avec toutes les forces du Parti et de l'Etat. Suivant l'exemple soviétique, le Comité Central a créé la Commission Idéologique, qui doit être le gendarme de la vie spirituelle du pays, centralisant dans ses mains, entre autres, toute la politique d'édition.

La situation et le climat créés par la XIII<sup>e</sup> réunion plénière constituent une étape importante dans le recul d' « Octobre » en Pologne. Le sens des proportions incite à répéter que la Pologne n'est pas encore au niveau de l'Allemagne d'Ulbricht, de la Bulgarie, ni au niveau où elle était avant 1956. Mais il faut aussi faire une autre remarque : la comparaison du recul polonais avec la récente et spectaculaire libéralisation en Hongrie — dont 100.000 citoyens visitèrent l'Occident, en 1962 et 1963 seulement — avec les changements encore timides mais encourageants survenus en Tchécoslovaquie et avec les manifestations d'indépendances de la Roumanie, prouve qu'actuellement des tendances différentes ou contradictoires

sont possibles dans le Bloc Soviétique, en même temps. Vraiment, l'équilibre dans le Bloc Soviétique n'est pas ce qu'il était avant la mort de Staline. La charpente du Bloc s'est irrévocablement disloquée. Il y a là une certaine liberté de manœuvre. Il y a de grandes possibilités de changements. L'essentiel est que le changement se fasse dans la bonne direction. L'Occident — et l'Europe occidentale, en particulier — participe maintenant à la vie et l'évolution de l'Europe de l'Est au minimum de ses possibilités. Les chances d'augmenter cette participation sont grandes. L'Ouest doit en saisir l'occasion et, par une politique patiente et déterminée, contribuer à l'extension pacifique de la liberté.

\*  
\*\*

Jerzy LUKASZEWSKI. Né le 21 juillet 1924 à Terebiezow en Pologne. Etudes et doctorat à la Faculté de Droit et de Sciences Économiques et Politiques de l'Université de Poznan. 1951-1957, assistant puis chargé de cours à l'Université de Lublin. Plusieurs contributions aux revues polonaises en 1956-1957 en particulier. 1958-1959, attaché de recherches à l'Université Harvard aux Etats-Unis. 1959-1961, fonctionnaire à la Division de Recherches du Bureau International du Travail à Genève. Depuis 1961, *research-fellow* puis professeur-adjoint au Collège d'Europe à Bruges. Plusieurs contributions aux revues américaines, françaises et allemandes, concernant particulièrement les problèmes de l'Europe centrale et orientale.

